

Compte rendu

Ouvrage recensé :

DOMINIQUE BRUNET, *La femme expliquée, L'histoire d'un truquage*, Montréal, Le Jour, 1982, 185 pages, bibliographie, carte, tableaux.

par Louise Tassé

Santé mentale au Québec, vol. 8, n° 1, 1983, p. 153-155.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/012986ar>

DOI: 10.7202/012986ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

RÉFÉRENCES

- GLASSER, William, 1982, *États d'esprit – la puissance des perceptions*, Montréal, Le Jour.
- POWERS, W.T., 1973, *Behavior : the Control of Perception*, Chicago, Adline.
- POWERS, W.T., 1980, *A Systems Approach to Consciousness*, New York, Plenum Press.

REMERCIEMENTS

L'auteur désire remercier Monsieur David Bélanger, psychologue au Laboratoire de psycho-physiologie du département de psychologie de l'Université de Montréal pour ses commentaires judicieux sur l'œuvre de W.T. Powers.

• • •

DOMINIQUE BRUNET, *La femme expliquée, L'histoire d'un truquage*, Montréal, Le Jour, 1982, 185 pages, bibliographie, carte, tableaux.

Ce n'est pas seulement le titre de l'étude de Brunet qui est ambitieux, c'est aussi son propos. D'une part, elle affirme l'existence avant le patriarcat de ce qu'elle appelle des sociétés matritistiques pour ne pas les nommer matriarcales car, dit-elle, «les principes de droit maternel absolu et de pouvoir autoritaire n'existaient pas» (p. 18). D'autre part, elle estime que Freud a commis deux erreurs : la première fut d'avoir tenté d'expliquer des phénomènes psychiques par des facteurs biologiques et la seconde, «celle-là inconsciente bien sûr, fut d'expliquer le psychisme féminin de façon subjective, à travers ses schèmes de pensée typiquement phallogocentristes au sens littéral du terme, utilisant le psychisme masculin comme point de repère pour décrire du féminin» (p. 89).

Schématiquement et idéologiquement, cette étude est construite sur le ton de la «théorie du complot»¹. Le premier tableau représente une histoire condensée du développement des sociétés depuis la préhistoire jusqu'à nos jours, à travers laquelle l'auteur cherche un coupable : «Cet aperçu historique du genre humain montre l'usurpation des gains et des droits de la femme par l'homme avec l'annihilation de celle-ci comme personne et la destruction systématique des travaux qu'elle avait accomplis lorsqu'elle était l'égal de l'homme» (p. 34). Le deuxième tableau est le procès du coupable, Freud, et sa condamnation : «Ainsi, tous les concepts freudiens concernant la sexualité féminine sont entièrement faux : la femme n'a aucune envie du pénis comme tel ; elle ne souffre pas d'un complexe de castration ; son clitoris n'est pas un appendice de nature inférieure ; la petite fille n'est pas bisexuelle et la dichotomie entre orgasme vaginal et clitoridien n'existe

pas...» (p. 113). Le troisième tableau est la conquête du changement des mentalités grâce à la resocialisation des femmes : «Bien que nous ne soyons que dans une période de transition entre un système patriarcal et un système égalitaire, beaucoup de changements ont déjà été effectués dans la condition féminine, en particulier au niveau législatif. Mais il reste toujours la mentalité des individus, femmes et hommes, à changer» (p. 143).

Qui trop embrasse mal étreint dit le proverbe.

Ainsi, pour avoir voulu, et de façon absolument linéaire, appréhender la totalité des dimensions de la condition des femmes, revaloriser le statut des femmes et qui plus est, – ce qu'elle reproche à Freud – naturaliser la féminité («... nous affirmons que la névrose chez la femme est due au contexte socio-culturel dans lequel elle vit et qui se trouve en disharmonie totale avec son état réel, propre, avec sa vraie nature» (p. 87), Brunet évacue trop de questions importantes et pose mal celles qu'elle formule. Son étude a pour effet de cristalliser certains malentendus relatifs à l'infériorité sociale des femmes au lieu de les clarifier. Brunet nous fait non seulement errer dans les théories anthropologique et psychanalytique mais, quant à la théorie féministe, elle nous confronte à un problème d'éthique politique au sens gramscien du terme, c'est-à-dire au sens de l'expression culturelle d'une dynamique de l'exercice du pouvoir par les femmes en tant que groupe social.

Par rapport à l'anthropologie, Brunet se réfère à des auteurs qui s'appuient principalement sur l'hypothèse de Engels qui, lui, s'appuyait particulièrement sur celle de Bachofen quant à l'existence avant le patriarcat de sociétés ni matriarcales, ni matritistiques, mais bien matrilineaires. Or, les

recherches en anthropologie ont révélé l'existence de sociétés matrilineaires et on en trouve encore aujourd'hui dans différentes sociétés dites primitives sans que l'on puisse pour autant nécessairement inférer historiquement, comme le fait Brunet, un quelconque règne archaïque des femmes. Cependant, les origines de l'infériorisation sociale des femmes posent encore des questions complexes d'historicité et de structuration de l'organisation des sociétés que le cadre de notre propos ne nous permet pas d'élaborer². Néanmoins, ce que l'on peut dire, c'est que les recherches sur le terrain effectuées jusqu'à présent par les ethnologues et les archéologues n'ont pas encore permis de démontrer avec certitude l'existence de sociétés dont le pouvoir aurait été spécifiquement assumé par les femmes³. Reste à savoir si c'est cela qu'il s'agit de démontrer. En outre, il est méthodologiquement erroné de faire, comme le fait Brunet, une corrélation entre productivité et pouvoir des femmes. Elle dit en effet : «La femme, n'ayant plus aucun rôle dans la production, perd non seulement son ascendant social, mais ce qui est le plus cher à un être humain, sa liberté en devenant économiquement inutile» (p. 31). Au contraire, ce que l'étude des sociétés démontre, c'est que les femmes ont toujours été productives donc économiquement utiles. C'est plutôt la reconnaissance sociale de ce travail de production et de reproduction qui n'a pas été effective. Même dans les cas où, dans certaines sociétés, les femmes ont des charges productives aussi importantes que celles des hommes, leur statut social est très inférieur à celui des hommes⁴.

Du côté de la psychanalyse, Brunet se lance dans une véritable charge contre celui qui avait déclaré à son arrivée aux États-Unis : «Ils ne se doutent pas que nous leur apportons la peste». Cette charge est telle qu'on dirait vraiment que Brunet s'est donné comme mission d'en finir, d'écraser ce Nosphératu nommé Freud. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle parle en glissant sur la surface des mots/maux des femmes; elle prétend sans doute baillonner l'inconscient.

En se référant principalement au texte de Freud, *La féminité*, elle reproche à celui-ci d'avoir ignoré les facteurs socio-culturels et d'avoir expliqué «les conduites psychiques» à partir des déterminismes biologiques. Elle dit : «En une phrase, le psychisme féminin étant marqué par l'absence

de pénis est donc (selon Freud) inférieur au psychisme masculin» (p. 100). Mais, paradoxalement, elle élaborera toute une argumentation — que l'on peut qualifier d'«organiciste» ou d'évolutionniste⁵ — sur l'embryologie des mammifères mâles et femelles en concluant «à la prééminence du clitoris sur le pénis, ce dernier n'étant qu'une structure dérivée du clitoris et non le contraire» (p. 108). Si bien que l'on peut constater qu'elle fait exactement ce qu'elle croit devoir reprocher à la théorie freudienne c'est-à-dire recourir à des modèles biologiques pour expliquer le développement de la personnalité mâle et femelle. Comme on ne peut pas exposer ici «en une phrase» la dialectique de la théorie freudienne, disons simplement qu'il faut pouvoir appréhender l'utilisation du mythe d'Œdipe que fait Freud dans l'élaboration des différents systèmes de l'appareil psychique (la topique, la dynamique et l'économique) pour constater dans ce contexte la non pertinence d'une sociologie ou d'une biologie, au sens immédiat⁶, de la bisexualité ou de l'envie du pénis. Quant à la négation par Freud des facteurs socio-culturels, il apparaît que celui-ci développait une théorie à partir de ce qu'il observait en tant qu'homme sans doute phallocrate puisqu'il vivait dans une société dominée par les hommes. Il procédait empiriquement et non, comme le fait Brunet, à partir de ce que devraient être idéalement les rapports sociaux. Freud dit en effet : «Nous disons d'une personne, mâle ou femelle, qu'elle s'est comportée virilement en telle circonstance, fémininement en telle autre; mais vous reconnaîtrez bientôt que nous ne faisons ainsi que témoigner notre respect de l'anatomie et des conventions.»⁷

Finalement, devant la masse d'informations que contient l'étude de Brunet, il reste à se demander quelle est la signification pratique et théorique du processus de resocialisation des femmes qu'elle élabore. Car il est important pour les femmes et les féministes «d'avoir l'œil» sur l'élaboration des pratiques et des théories qui les concernent. En un mot, c'est notre rôle d'intellectuelles⁸ qu'il faut interroger constamment si l'on veut jeter les bases d'une autre éthique politique. Et, je me demande si on parvient à rejoindre les femmes dans leur désarroi quand on s'imagine, à la façon de Brunet, «que la femme n'a plus besoin, comme autrefois, de cacher sa véritable nature, sa véritable

identité. Elle peut exprimer clairement ses besoins, ses désirs, ses intérêts sans avoir la peur d'être rabrouée ou rejetée par la société» (p. 143)

Louise Tassé
Université de Montréal

NOTES

1. L'ensemble du texte de Brunet est une bonne illustration de la théorie du complot dont parle Chantal Kirsch dans «Forces productives et rapports de production et origine des inégalités entre hommes et femmes» dans *Anthropologie et Sociétés*, 1, 3, 1977 : «Il est certain, dit-elle, qu'il ne faut pas considérer l'infériorité des femmes comme étant le résultat d'un complot masculin. C'est malheureusement cette idée qui sous-tend une importante partie de la littérature féministe actuelle, et l'on en trouve des échos dans les écrits de certains anthropologues», p. 16.
2. Nous nous permettons ici de suggérer quelques études effectuées par des anthropologues sur la question de l'origine des inégalités entre hommes et femmes. Voir notamment :
J.K. Brown, "A Note on the Division of Labor by Sex", *American Anthropologist*, 2, 5, 1970 ;
Kathleen Gough, "The Origin of the Family", Paula Webster, "Matriarchy : A Vision of Power", Gayle Rubin, "The Traffic in Women : Notes on the "Political Economy" of Sex", Karen Sacks, "Engels, Revisited : Women, the Organization of Production and Private Property", Sally Slocum, "Woman the Gatherer : Male Bias in Anthropology", in *Toward an Anthropology of Women*, sous la direction de R.R. Reiter, New York, London, Monthly Review Press, 1975 ;
Chantal Kirsch, *La division sexuelle du travail et l'infériorité sociale des femmes*, thèse de maîtrise, département d'anthropologie, Université de Montréal, 1974.
3. Paula Webster, *loc. cit.*, dit à ce sujet : "Bachofen's work has been appropriately criticized for its lack of empirical data and its substitution of mythology for history. Even the existence of mother goddesses, no matter how well documented in the archeological record, does not automatically prove the existence of an entire social organization based on women's power or fertility, or even higher social status for women", p. 143.
4. Voir Chantal Kirsch, *op. cit.*, 1974, p. 26.
5. Dans l'épistémologie des urbanistes et des anthropologues, on qualifie d'«organicistes» et/ou d'évolutionnistes les interprétations dans lesquelles on appréhende le développement des sociétés en les comparant de façon absolue au modèle biologique de croissance des organismes vivants. Ainsi, en schématisant, on pourrait dire que, pour certains urbanistes, de la campagne naîtrait la ville, et pour certains anthropologues, des sociétés dites primitives naîtraient des sociétés dites civilisées. Voir C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974, p. 11-114-115.
6. «La psychanalyse ne relève ni de la biologie ni du champ de l'histoire» dit Michel Tort dans «La psychanalyse dans le matérialisme historique», Incidences de la psychanalyse, *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 1, printemps 1970, Paris, Gallimard, p. 153.
7. S. Freud, «La féminité», *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1936, p. 150.
8. Intellectuelles au sens de porte-paroles d'une réflexion amorcée par les femmes sur le pouvoir et sur la place qu'elles occupent en regard des appareils de pouvoir. Notons par exemple que les femmes du Conseil du Statut de la femme à Québec et celles du Conseil consultatif sur la situation de la femme à Ottawa sont organiquement reliées au pouvoir.